

# LE PIONNIER DE L'ASSOMPTION,

JOURNAL POLITIQUE, AGRICOLE, LITTÉRAIRE ET COMMERCIAL.

VOL. I.

NAPOLÉONVILLE, DIMANCHE, 15 SEPTEMBRE 1850.

NO. 2.

LE PIONNIER DE L'ASSOMPTION,

PUBLIÉ PAR  
SUPERVIELLE & DEVILLIERS.

## Conditions du Journal :

ABONNEMENT :—L'abonnement est payable à l'expiration du premier trimestre.  
POUR UN AN : : : : : \$5 00  
POUR SIX MOIS : : : : : 3 00  
Tout abonné qui voudra suspendre son abonnement, devra prévenir, par écrit, les éditeurs, quinze jours au moins, avant l'expiration du trimestre.  
ANNONCES :—Pour les insertions, annonces, avis, etc., etc., les conditions sont les suivantes :  
Par cent mots, pour la 1ère insertion \$1 00  
Pour les insertions suivantes : : : : 50  
On exécute à l'imprimerie du Pionnier, et ce, aux prix les plus modérés, toutes espèces d'ouvrages typographiques, (Jobs) tels que, CARTES, FACTURES, FANFLETTES, BLANCS, ETC., ETC.

—Nous prions les personnes à qui nous adressons le Pionnier et qui n'ont pas l'intention de s'abonner, de nous le faire savoir en nous retournant la feuille.

RECTIFICATIONS.—Dans un article du premier numéro du Pionnier, intitulé LOCALITE, M. Downs est présenté comme whig par suite d'une erreur de typographie qui a composé cet article. Le mot whig était souligné dans la copie et employé pour faire allusion à l'espèce de culte et d'adoration dont M. Downs est l'objet de la part des whigs (avec intention typographique). Nous espérons bien que cette erreur aura été dévinée et qu'elle ne nous vaudra pas la rumeur de quelque journaliste d'Arcadie.

Dans ce même article LOCALITE, nous avons affirmé, sur le rapport de personnes dignes de la plus haute considération, que « dans le meeting, tenu à Napoléonville, le samedi, 24 août 1850, les whigs y réunis étaient bien neuf ». Nous apprenons qu'un membre de cette assemblée proteste contre cette assertion, en déclarant qu'ils étaient plus que neuf. Nous avons trop le sentiment du juste et nous tenons trop à être impartial pour ne pas reconnaître que cette protestation est loin d'être dénuée de fondement. Il est vrai que quoique bien neuf, MA, les whigs étaient plus que neuf.

P.-S.—Les quelques lignes qui précèdent, étaient déjà entre les mains du compositeur, lorsqu'un des plus obscurs journaux whigs nous est tombé sous les yeux; ce journal relève avec un petit ton de pédagogue, qui sent son pion d'un lieu, l'erreur que nous venons de constater; seulement au lieu d'en faire une faute de typographie, il en fait une énarie, et semble nous dire que nous ignorons le credo politique de M. Downs.

A cette malveillante insinuation nous ne répondons pas.—Nous n'avons point l'habitude de nous battre contre des moulins à vent.

## HENRY JOHNSON.

La convention whig, tenue à Donaldsonville dimanche dernier, avait à choisir un successeur à M. Conrad, entre plusieurs candidats, présentés l'un par la Nouvelle-Orléans, les autres par les paroisses; mais parmi ces candidats, nous avons remarqué que l'on avait oublié avec soin, l'honorable Henry Johnson.

Après une séance des plus orageuses, M. Bullard, ancien juge de la Cour suprême, fut choisi par les whigs, battant d'éclatante censure, l'homme présenté par les chefs du parti de la Nouvelle-Orléans, M. Hunt. De ce choix nous n'avons point à nous plaindre, il doit à un temps donné, nous faciliter la victoire.

Quant à M. Henry Johnson dont il n'a pu même être question au sein des assemblées partielles tenues par les whigs, avant la convention, qu'on nous permette de crayonner en deux lignes sa silhouette politique; nous chercherons ensuite à énumérer les titres qu'il n'a pas à la sympathie des whigs, quand même.

M. Henry Johnson est whig! mais whig dans l'acception républicaine de ce mot, c'est à dire que sur plusieurs questions fort importantes et toutes d'actualité, M. Johnson diffère essentiellement d'opinion, avec ses co-régionnaires politiques; habitué à consulter sa conscience avant son parti, son devoir avant un programme quel qu'il soit, M. Johnson a du froisser dans maintes occasions l'aristocratie susceptible de ses frères en whiggisme; il a eu le grand

tort, aux yeux des chefs du parti auquel il appartient, de ne pas obéir aveuglément à leurs ordres, de froncer parfois leur mesquine ambition en un mot de se montrer indépendant! Indépendant c'est là un crime de lèse whiggisme, que les Césars de coterie ne pardonnent jamais! c'est pour ce crime que M. Johnson est tombé dans la disgrâce de ses anciens partisans.

Henry Johnson est Virginien; dès sa plus tendre enfance il fut nourri des principes républicains de Jefferson et de Madison, et lorsqu'il arriva en Louisiane (il avait trente ans alors) il avait mûri par l'étude, une raison précoce, une rare intelligence. Ici, M. Johnson fit un chemin rapide; nommé au département de l'intérieur sous le gouverneur Claiborne, les capacités remarquables qu'il déploya dans cette place difficile, le firent remarquer et bientôt il fut élu gouverneur de l'état.

La conduite politique de M. Johnson fut dès lors active, de passive qu'elle avait été jusqu'à ce moment; envoyé comme représentant de la Louisiane au Congrès, on le nomma sénateur, la session suivante, et ce fut surtout à la Chambre haute, que ce politique distingué, développa les qualités brillantes et solides qui le caractérisent. On se rappelle encore le vigoureux coup d'épée qu'il donna à l'élection d'Adams, on ne saurait non plus oublier ses malheureuses protestations contre Van Buren et tout ce qui l'entourait; mais Johnson était whig, il ne pouvait entièrement l'oublier.

Cependant, il vota, presque seul entre tous les whigs, en faveur de l'annexion du Texas, et se prononça ouvertement pour un tarif modéré.

Dans maintes occasions, Henry Johnson a prouvé qu'avant d'être whig, il était Américain, qu'avant d'être homme de parti, il était patriote! c'est de cette tendance marquée au progrès, que nous savons gré à cet honorable citoyen. Il est des principes immuables qui sont au dessus des rivalités de camp, parce qu'ils sont la base de toute nationalité; ces principes, M. Johnson les professe et les respecte, il a toujours montré une indépendance digne de louanges; il a souvent méconnu ses propres intérêts, pour ne voir, ne soutenir, ne défendre que les intérêts des masses.

Or les masses sont essentiellement démocratiques, donc M. Johnson a souvent été démocrate! les whigs le savent bien, et justement ce qui fait leur froideur, est la cause leur antipathie contre l'ancien gouverneur.

Le caractère personnel de M. Johnson sa vie privée, commandent le respect, quant à sa vie politique, elle est celle que nous venons de dire, celle d'un homme qui a droit à l'estime de chacun. Pour nous résumer, nous dirons que M. Johnson est un whig libéral, (quoiqu'il y ait deux mots qui semblent hurler de se voir accolés) dont les principes généraux sont honnêtes, dont la conduite a toujours été loyale, dont les actes politiques ont été consciencieux, parfois à côté de cela est possible, mais du moins accomplis, avec la conviction qu'ils devaient porter de bons fruits. Cette carrière politique a-t-elle été exempte de fautes, nous le croyons pas, mais nous n'avons jamais voulu à l'homme, la perfection; ce serait demander à la créature ce que le créateur possède seul! il ne faut pas se montrer si exigeant.

Pour toutes les qualités sérieuses que nous venons de signaler et qui sont les traits les plus saillants du double caractère public et privé de Henry Johnson, les whigs ne l'ont pas en odeur de sainteté; c'est pour ces qualités que nous, démocrates, nous l'aimons, et que nous nous plaignons à lui rendre hommage en lui rendant justice.

Nos lecteurs savent maintenant pourquoi l'hon. Henry Johnson brillait par son absence à la Convention qui a été tenue dimanche dernier à Donaldsonville.

Mais les démocrates ne vent pas se laisser distancer par leurs amis

leurs ennemis, les whigs! ils se réuniront demain à Donaldsonville, dans le but de choisir un candidat pour remplacer M. Conrad au Congrès.—On sait que l'élection aura lieu le 30 de ce mois.

Si nos amis croyaient ne pas devoir faire choix d'un candidat, nous pensons qu'ils feraient sagement de se rallier à Henry Johnson qui ne peut manquer, lui, de se porter candidat à quasi whig, ou peut-être même indépendant; ce serait doubler les chances de succès de ce citoyen, car il est probable que les whigs de la Nouvelle-Orléans, outrés de l'échec éprouvé par M. Hunt, s'empresseront d'abandonner le juge Ballard à son malheureux triomphe, et reporteront leurs voix sur M. Henry Johnson.

Que les démocrates y réfléchissent sérieusement.

## ETATS-UNIS, ANGLETERRE ET CUBE.

Que l'Angleterre nous adresse les épithètes d'envahisseurs, de sibiustiers, d'écumeurs de mer, c'est fort naturel attendu qu'il est bien dans la nature des peuples en général, comme dans celle des hommes pris séparément, d'insulter de loin quand de près, il leur serait impossible de mordre. Mais qu'elle dise que nous avons jeté un regard d'amour sur cette île de Cuba, tant convoitée, que nous ne sommes pas capables de vivre d'amour platonique et que nous enlacerons cette belle reine des Antilles d'un noeud gordien qui nous en assure la possession, c'est plus naturel encore, c'est exactement vrai. Voilà une proposition que nous allons réduire pour elle à l'état d'axiome.

Sans contredire l'Union américaine et l'Angleterre sont aujourd'hui les deux grandes puissances qui se disputent l'empire commercial des mers. Notre littoral de l'Atlantique, relativement à son étendue, a infiniment peu de ports militaires. Ces ports se trouvent entre l'embouchure du Chesapeake et Portland, et n'offrent par conséquent à nos vaisseaux un refuge sûr que sur la quatrième partie de la rive orientale des Etats-Unis. Les stations militaires de Key-West et de Pensacola sont d'une importance secondaire et insuffisantes, dans un cas de guerre, pour rendre inabordable l'immense littoral du Sud de l'Union.

Voilà l'état véritable de nos côtes; un coup-d'œil sur une carte géographique de l'Amérique, suffit pour le démontrer.

Quel est au contraire la situation de l'Angleterre à côté de la nôtre. D' Halifax ses flottes menacent toutes les côtes américaines de l'Atlantique. En deux jours, ses vaisseaux peuvent se trouver en vue de Boston; en quatre, de New-York; en cinq, du Delaware. De Bermude, le rocher solitaire, autre sentinelle avancée de l'Angleterre, les armes britanniques peuvent, en cinq jours, être en vue de tous les ports du Sud jusqu'à Saint-Augustin. Ainsi de ces deux stations, l'Angleterre pourrait facilement bloquer toute la côte orientale des Etats-Unis.

Par cet aperçu on comprend de quelle importance serait pour la Grande-Bretagne la possession de l'île de Cuba. Avec cette position ne pourrait-elle pas dans quelques heures, bloquer tous les ports du golfe et ne serait-elle pas ainsi absolument maîtresse de tout l'Atlantique?

Maintenant qui ne connaît assez la politique anglaise pour ne pas savoir qu'à tort ou à raison, par la diplomatie ou par les armes, elle a essayé en tout temps d'acquiescer ce qui tentait sa cupidité? Cuba est une belle perle, donc Albion veut la posséder; Cuba est la clé du golfe, donc tous les cabinets anglais, pactiseront avec Machiavel et tous les diables du sombre empire, plutôt que de ne pas essayer de l'acquiescer.

Mais Cuba est aussi à la convenance de l'Union. Par sa position géographique elle lui revient plutôt qu'à l'Angleterre. Par son importance militaire, elle amilie tout ce qu'il y a de menaçant dans la situation des Bermudes. Cuba est une belle province, elle mérite donc bien d'être libre; c'est la clé du golfe,

il faudra bien qu'elle tombe entre les mains de la liberté.

L'importance de l'occupation de cette île, pour l'Union et pour la Grande-Bretagne, est si bien comprise par le *Frazers Magazine*, journal anglais, qu'il suggère un moyen qui empêcherait entre ces puissances, toute rivalité, toute difficulté future sur cette question. Il propose à l'Union et à la Grande-Bretagne de renoncer à tout projet sur cette île, de s'unir au contraire pour en assurer à l'Espagne l'éternelle domination. Voilà un plan très pacifique, mais il est impossible à réaliser. En effet comment supposer que deux des plus grandes nations du monde civilisé, puissent s'allier pour maintenir Cuba sous le joug abrutissant de l'Espagne? Ce pacte ne serait-il pas une anomalie? Ce serait un démenti, donné à l'esprit révolutionnaire du siècle, par notre république, foyer vivifiant de tous les instincts libéraux. Ce serait pour la province espagnole, une exception de la loi universelle qui brise les jougs et change la face du monde.

Du reste ce pacte anormal existait-il, quelle serait sa durée? Les ressources militaires de la Grande-Bretagne dans nos latitudes et celles dont le civisme américain peut disposer aussitôt que son esprit d'indépendance sera entravé, ou sa dignité blessée, n'annoncent-elles pas pour l'avenir une rupture inévitable? Le peuple américain, ou du moins la majorité de ce peuple, porte ses vœux, ses sympathies, ses affections vers l'annexion de cette île aux deux fruits, de cette reine des Antilles et du golfe mexicain. Par sa position géographique, nous le répétons, elle appartient à notre continent; ainsi la conquête de cette île par un autre peuple, ni l'annexion achetée par un autre nationalité que la nôtre, n'empêcheront les tentatives des Américains pour en faire une nouvelle étoile.

Le gouvernement de Taylor a bien présenté quelques obstacles à la folle et ridicule expédition de Lopez, mais nous doutons fort qu'aucun gouvernement américain puisse entraver, dès ce jour, la marche d'envahisseurs habiles, braves et nombreux, que la majorité du peuple aidera de ses vœux et de ses trésors. Cuba est la clé du golfe mexicain. Voilà un fait qui pèse plus dans la balance de la politique que tous les droits prescriptibles et toutes les obligations internationales qu'on écrit dans les protocoles. Si un jour notre énergie et irrésistible fédération répondait à ce sujet, à quelque réclamation étrangère, assurément c'est sur ce fait, Cuba est la clé du golfe mexicain, que sa réponse se baserait. Et, au fait, l'empire toujours croissant de l'Union pourrait-il permettre à quelque puissance, rivale ou ennemie, d'élever des forteresses et de faire ses armements dans les limites de notre juridiction? La nature a placé Cuba de manière à faire partie de notre grande fédération. Ni l'Angleterre, ni l'Espagne ne pourront l'empêcher.

## POLITIQUE EXTERIEURE.

On a dit souvent, sous le règne de Louis-Philippe, la France danse sur un volcan! depuis la révolution de Février 1848, on a changé la formule et l'on dit: La France danse dans un volcan!

Rien ne semble plus exagéré, plus ridicule peut-être, rien n'est cependant plus vrai; pour se convaincre de l'exactitude de cette assertion, il s'agit tout simplement de jeter un coup-d'œil impartial, sur la position respective des deux grands pouvoirs de l'Etat, l'Exécutif et le Législatif.

La révolution de Février, en jetant bas le trône du premier roi des Français, légalisa à toujours la royauté! Le peuple fit en 1848 pour la monarchie constitutionnelle, ce qu'il avait fait pour la monarchie absolue en 1789: il la brûla dans le velours de son trône, puis en jeta les cendres aux quatre vents.

De ces cendres, naquit la République! — mais quelle République?

N'étant pas préparée au grand acte que venaient d'accomplir ses enfants, la France fut surprise et le laissa voir; on venait bien de détruire une forme de

gouvernement, on sentait bien, on disait même le nouveau mode de gouvernement que l'on désirait, mais on ne savait à quelle République s'arrêter! Aurait-on des consuls, un dictateur, un directeur, ou un président? On l'ignorait, aussi fut-on obligé d'avoir recours à un gouvernement provisoire.

Ce gouvernement composé d'éléments hétérogènes, d'hommes ayant soutenu plusieurs régimes, et de républicains de la vieille roche, ne pouvait présenter au pays des gages certains d'ordre et de paix publiques; les membres du Provisoire le comprirent facilement, aussi se mirent-ils tous à l'œuvre, faisant chacun son projet de loi, dressant chacun ses plans, braquant ses batteries. Qu'arriva-t-il? les actes du gouvernement furent contradictoires, dès lors sa position devint fautive! Aux ouvriers qui chaque jour venaient en masse à l'Hôtel-de-Ville, demander du travail on promettait du pain, et jamais on ne leur donnait ni pain, ni travail; on ne le pouvait pas: le trésor était à sec, les ateliers étaient fermés et les fabricants ne voulaient, à aucun prix, les rouvrir.

Le gouvernement provisoire entassa fautes sur fautes, et sans être taxé d'exagération, ni de partialité, l'on peut dire que c'est à lui que sont dues les tristes journées de Mars et d'Avril, la manifestation de Mai et la sanglante insurrection de juin.

Cette dernière lutte, épouvantable guerre civile qui dura trois jours et coûta quinze mille hommes à la France, se termina par la mise en état de siège de Paris, et l'élevation du général Cavaignac à une quasi dictature. Cavaignac, républicain sincère, politique habile, homme de guerre distingué, comptait de nombreux et chauds partisans au sein de l'Assemblée nationale; cette sympathie d'une chambre qui n'était rien moins que républicaine, éloigna de Cavaignac les vrais républicains qui craignirent de voir le général passer dans le camp ennemi; cette séparation que le vainqueur des barricades ne pouvait ni prévoir ni empêcher, lui fut fatale; en effet le temps de l'élection présidentielle approchait, et le général Cavaignac allait devoir briguer les suffrages du peuple; Raspail était le candidat avoué, des socialistes; Louis Bonaparte se présentait aux mécontents du nouveau régime, c'est-à-dire aux hommes qui étaient républicains modérés, et à ceux que l'on appelait assez spirituellement, les républicains du lendemain; Cavaignac était le candidat de l'ordre.

Le Bonaparte fut élu président de la République à une immense majorité! Ce résultat fut-il, ainsi que l'ont dit les réactionnaires, une protestation contre les événements de février? Non, ce fut comme une dette que les Français prirent à cœur d'acquiescer; ils se souvinrent de Sainte-Hélène, et du grand homme qui, après avoir élevé la France à l'apogée de la gloire, après en avoir fait la première nation du monde, était allé expier sa grandeur au-delà des mers, et traîner sur un rocher aride, une agonie de six ans. Le neveu avait hérité du nom de son oncle, il hérita de sa popularité!

Louis Bonaparte n'était encore connu que par ses deux célèbres échafaudés de Strasbourg et de Boulogne; certes ces deux écoles étaient de tristes recommandations, mais cependant, on devait espérer qu'elles lui avaient donné de l'expérience, on devait croire cet ex-préteur instruit par le malheur.

On s'aperçut bientôt que l'on s'était trompé, mais il était trop tard! D'une incapacité notoire, le Président de la République française, à peine installé à l'Elysée, fit revivre toutes les traditions de l'Empire; il joua au prince, dans l'espoir de jouer plus tard à l'empereur, il renia les principes qu'il avait acceptés en se vouant à la défense de la Constitution et de la République; il s'entoura des hommes les plus antipathiques à la nation; il mit à la tête de son cabinet, M. Odillon-Barrot, le politique sans vergogne, le flateur de Charles X, le défenseur des d'Orléans.

La campagne d'Italie est ordonnée,

malgré la courageuse opposition des non-tagards! la République française envoie ses soldats dans la ville éternelle pour tuer la République romaine!—Cette violation flagrante de la Constitution n'est que le prologue de la comédie politique, que les royalistes voulaient faire jouer au Bonaparte; celui-ci incapable de prendre une salutaire initiative, de sortir par une noble résolution de la voie dans laquelle il s'était engagé, poursuit sa politique rétrograde, et fait voter par sa majorité imbecile, composée de gens vendus de tous temps au pouvoir, les mesures les plus vexatoires, toutes anti-nationales, anti-républicaines.

Les ministères se succèdent avec rapidité, le Bonaparte renouvelle souvent ses commis, mais les hommes ont beau changer, les choses restent les mêmes! toujours la réaction!—Enfin les journaux de l'Elysée préchèrent un coup d'Etat, on craint un nouveau 18 brumaire; le peuple se réveille, et les élections partielles qui ont lieu dans les départements en avril 1850, donnent une forte majorité, significative surtout, aux candidats républicains. Que fait alors le président? Au lieu de profiter de la haute leçon que lui donnent les électeurs, au lieu de se rendre aux conseils qui lui viennent de toutes parts, il rompt en visière au peuple, à la législative! Ses ministères viennent chaque jour étaler à la tribune, des projets liberticides! On a rogné les grilles au lion populaire, il est temps de le mettre en cage!

Plusieurs de ces projets sont si monstrueux, que la majorité, c'est-à-dire l'expression la plus triste de la servilité, n'ose les adopter: elle recule devant l'accomplissement de cette œuvre réactionnaire! mais si elle craint d'afficher trop de bassesse, elle craint plus encore de perdre le salaire de son obéissance passée, aussi s'empresse-t-elle de voter une ou deux lois sur sept ou huit; elle tronque d'abord le suffrage universel, elle le morcelle, l'anéantit! Enfin vient le tour de la presse; on a bien su enchaîner la parole, en supprimant les réunions publiques de citoyens, on saura bien clouer la plume des écrivains libéraux! Aussitôt fait que dit: le timbre est rétabli sur les feuilles quotidiennes, il est rétabli, mais revu et augmenté, car on invente un second timbre qui frappera le feuilleton, qui privera des milliers de journalistes de leur gagne-pain; oui de leur gagne-pain! la plume n'est-elle pas à l'écrivain, ce qu'est la charrue au laboureur, le compas à l'ouvrier?

La loi contre la presse est l'acte le plus odieux, le plus arbitraire, mais aussi le plus insensé, qu'ait encore osé le neveu de son oncle.—Sera-ce le dernier, il est difficile de le croire.

L'Assemblée législative, à laquelle le Président s'est montré si hostile, ces derniers mois, vient de s'ajourner; les vacances seront de trois mois, elles ont dû commencer le 11 août. Le Bonaparte a déjà mis à profit l'absence des représentants du peuple, il parcourt en ce moment le midi de la France, il veut sonder l'opinion des électeurs, mais jusqu'à présent il n'a point eu à se féliciter de son voyage; à Lyon la réception a été plus que froide? Que sera-ce à Toulon? Qu'est devenue la popularité, élu du 10 décembre? Où sont les cinq millions d'électeurs qui ont sacrifié à son nom, en 1848?

Dispersés!

## DU MOINS AU PLUS OU DU PLUS AU MOINS

L'esprit humain fait quelquefois la critique des petits scandales et des petits ridicules; mais que de fois pour l'homme que cherchait Diogène (nous ne le connaissons pas) que de fois cet esprit humain ne prostitua-t-il pas ses jugements, que de fois ne tomba-t-il pas dans les plus grands ridicules?

Quand on voit un brave homme aimer bien sa femme, élever honnêtement sa famille, jouir à peine de la considération qu'on donne à un brave homme et, à côté de lui, un brillant cavalier qui du tout conjugal a fait deux moitiés entièrement séparées, posséder l'estime publique et